

Religion

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **68 (1980)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RELIGION

**Eglise catholique :
où en est-on ?**

Le Concile Vatican II qui s'est tenu de 1962 à 1965 a recommandé dans sa constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui : « ... que les femmes prennent de plus en plus part à l'apostolat de l'église. »

En Suisse cette recommandation a été suivie d'effets, dans le domaine professionnel surtout : de plus en plus de femmes (il n'existe pas de statistiques à ce sujet) travaillent dans les paroisses ou les évêchés comme secrétaires, assistantes sociales, catéchètes, théologiennes laïques ou assistantes pastorales, les deux dernières après avoir achevé leurs études dans une faculté de théologie.

Actuellement, les facultés suisses de théologie catholique comptent 45 étudiantes (10 % de l'effectif des étudiants enregistré en 1979).

La femme est très présente dans la vie religieuse ; toutefois, si les femmes sont de plus en plus nombreuses à travailler au service de l'Eglise, rares sont encore celles qui assument des fonctions supérieures.

L'Eglise catholique chrétienne

De 1980 à 1981, la présidence du synode est assumée pour la première fois par une femme, élue au cours du synode de 1979.

Dans les paroisses le nombre de femmes travaillant comme secrétaires/économistes, assistantes sociales, catéchètes et visiteuses ne cesse de croître ; certaines femmes font office de lectrice et annoncent la parole. Mais dans ce domaine il ne s'agit encore que d'un début. Enfin les femmes peuvent se voir confier une « mission canonique » pour autant qu'elles aient réussi l'examen nécessaire prévu par le règlement.

L'ordination

Dans l'Eglise catholique romaine, la congrégation de la doctrine de la foi s'est de nouveau refusée, au début de 1977, à permettre aux femmes l'accès à la prêtrise. Les femmes peuvent toutefois étudier la théologie catholique et travailler comme théologiennes laïques.

L'Eglise catholique chrétienne suisse ne permet pas non plus aux femmes d'être ordonnées prêtres. Par contre elle ne voit aucun inconvénient à ce que les femmes suivent des cours de théologie à la faculté catholique chrétienne de l'Université de Berne, en vue de l'obtention d'un grade académique. Mais jusqu'à présent aucune femme n'a tiré parti de cette possibilité.

Quant aux tâches qui devraient être confiées dans l'Eglise aux théologiennes ayant achevé leur formation, cette question fait actuellement l'objet d'une étude, ordonnée par le synode.

(Extraits du Rapport fédéral sur la situation de la femme en Suisse, première partie, pp. 138-142.)

Et Dieu créa la femme

« En hébreu, le mot côte et le mot côté sont un mot unique. Contre la tradition qui lit ce récit dans une optique chirurgicale, je propose une autre version. Je propose de lire côte comme côté. Si on voit cela, on voit qu'il n'y a plus de rapport de partie et du tout, mais bifurcation, division en deux. On voit aussitôt apparaître de nouvelles perspectives d'égalité, de même origine. Je ne dis pas du tout que la tradition de domination masculine n'existe pas, mais ce n'est pas la seule. Philosophiquement, le sujet n'est pas seulement une unité. La subjectivité humaine est deux. »

Ainsi s'exprime, dans une interview au « Monde » (2 novembre 1980), le philosophe juif Emmanuel Lavinias, auteur de « Cinq nouvelles lectures talmudiques », dont un chapitre intitulé « Et Dieu créa la femme ». **M. G.**

Des prières neutres

Les évêques américains viennent de décider d'éliminer tout sexisme dans leurs prières. Ainsi, toutes les fois qu'est employé le mot « homme », celui-ci sera remplacé par une périphrase. Par exemple, pour la consécration, lorsqu'on dit que le Christ a versé son sang pour tous les hommes, on dira désormais qu'Il a versé son sang pour tous.

**Vers une nouvelle
spiritualité****Association suisse des femmes universitaires****Assemblée des déléguées à Baden, 25 et 26 octobre 1980**

Une centaine de femmes de formation universitaire se sont retrouvées à Baden les 25 et 26 octobre 1980 pour la 57^e Assemblée des délégués de l'Association suisse des Femmes universitaires (ASFU).

Selon la tradition, c'est la section locale argovienne qui recevait les déléguées et tout fut mis en œuvre pour la réussite de cette manifestation, à laquelle assistait une délégation des autorités cantonales et locales. Une nouvelle présidente fut élue lors de l'Assemblée : Mme Isabelle Mahrer, Docteur en droit, de Baden, a succédé à Mme Elisabeth Lardelli, de Coire, également Docteur en droit. Les postes de secrétaire (Mme Verena Fülleman, Baden) et de trésorière (Mme Jeanne-Marie Hotz, Suisse centrale) ont, eux aussi, été repourvus.

Après la partie administrative, Mme Inès Buhofer, théologienne et pasteur dans le canton de Zurich, proposa à l'assistance une réflexion plus abstraite en lui faisant part, en allemand, des nouvelles tendances de la théologie « féministe ». Sous le thème « A la recherche d'une spiritualité féminine » (Auf der Suche nach einer weiblichen Spiritualität), Mme Buhofer expliqua sa démarche et celle de tout un courant théologique actuel pour la recherche d'une libération de la femme dans le domaine de la foi.

Alors qu'historiquement la spiritualité de la femme n'était pensable qu'en termes de « sacrifice » et de « négation de soi », cette spiritualité s'exprime actuellement dans une attitude positive de participation active à la vie.

L'auteur constate un malaise chez beaucoup de femmes, une « difficulté d'être », malgré une émancipation et une satisfaction toujours plus grande des revendications féminines. L'accès accru au « monde » n'aide pas obligatoirement à l'épanouissement harmonieux de la spiritualité. Le monde de la consommation qui nous est proposé ne satisfait pas, mais rend conscient d'un manque.

La recherche d'une spiritualité signifie renoncement, non au monde, mais à un certain monde.

La théologie féministe s'inscrit dans la ligne des mouvements de libération de la femme. La spiritualité, et son support, la religion, ne sont pas la seule affaire des hommes, mais une recherche dans laquelle les femmes apportent une contribution originale et rappellent que Dieu dépasse le « masculin » pour être homme et femme à la fois.

A travers trois exemples de spiritualité féminine, l'auteur montre que la femme peut amener une autre dimension en adoptant une attitude active à l'égard de ses sentiments. Pour Marie-Madeleine, il s'agit de l'authenticité ; pour Sainte Thérèse d'Avila, l'affectivité est très importante dans les relations avec Dieu. Elle l'aime comme un père, un ami, un frère et se révolte contre toute forme de domination. En citant Simone Weil, l'auteur insiste sur la primauté de l'action dans les relations avec la souffrance des autres : le témoignage vécu et la doctrine vivante sont inséparables.

On peut se demander si cette façon de concevoir la spiritualité est exclusivement féminine. Mais des réflexions de cet ordre montrent la place de la femme dans l'église et l'importance de la recherche spirituelle dans l'émancipation de la femme.

M. Joye

Quelles images de Dieu ?

250 femmes protestantes se sont réunies à Vaumarcus cet automne, pour tenter de cerner les images de Dieu... et d'elles-mêmes. Anne-Marie Sauter nous raconte comment elle l'a vécu.



Gravures de Lucus van Leyden, XVI^e siècle.

Lorsqu'on veut parler de Vaumarcus, plusieurs difficultés se présentent : l'une tient au fait que l'on s'implique dans un travail personnel exigeant qui rend difficile toute opération de survol de l'ensemble du camp. On ne peut pas raconter un camp de Vaumarcus. On peut seulement tenter d'expliquer ce que l'on a vécu soi-même durant ces trois jours. Une autre difficulté vient de ce qu'on n'en repart pas avec des mots d'ordre précis, un mode d'emploi pour pratiquer correctement la foi chrétienne. Tout au plus, ouvre-t-on quelques portes, entrevoit-on des pistes à explorer, en refusant les solutions toutes faites.

Rien ici qui ressemble à une fade et insipide bouillie de bébé, facile à digérer. On trouve, au contraire, quelque chose de solide (un os ?) à se mettre sous la dent. Il faut s'y mettre, mordre et mastiquer longuement (on peut aussi recracher, c'est permis !). Heureusement, les méthodes proposées savent vous mettre en appétit.

Pour en revenir au camp de cette année, il avait pour thème : « A travers mes images de Dieu ». Voilà qui va pour moi augmenter encore la difficulté, puisque j'avais choisi le groupe des « sans image », refusant par là celles qu'on nous présentait et qui avaient un vague relent d'école du dimanche (pas n'importe lesquelles, celles d'il y a au moins trente ans !).

Mais voilà qu'apparaît la première surprise : vous pensez que vous avez grandi, que vous savez réfléchir (du moins un petit peu), vous avez quelques rudiments bibliques acquis au catéchisme ou ailleurs, vous croyez peut-être, tout comme moi, que le salut est offert aux hommes, à tous les hommes, gratuitement, que Dieu veut notre bien et notre libération. Vous avez même parfois la prétention de vivre de cette réalité. Mais voilà qu'on vous donne à lire rapidement l'histoire du figuier desséché (Luc 13 : 6-9) et qu'on vous demande, sans vous laisser le temps d'y réfléchir, de dire qui est Dieu dans cette histoire. Pour moi, la réponse jaillit rapide, claire, évidente, contraire à tout ce que je crois penser. Je reconnais Dieu dans le maître qui veut couper le figuier sans fruits.

Commence alors un long travail de décapage. L'atmosphère de confiance qui règne dans le groupe favorise la discussion et la recherche. On ose parler, dire ses doutes, refuser certaines ima-

ges de Dieu. On ose dire ce à quoi on ne croit pas. Cela semble encore bien plus difficile que d'affirmer ce qu'on croit. On ose dire aussi qu'elles sont nos espérances. Que de doutes, d'incertitudes, de révoltes aussi. Mais l'essentiel est là : la faim, le désir d'en savoir plus, d'essayer de comprendre, au moins un tout petit bout.

Danielle Clerc, théologienne, nous aidait dans cette recherche. Nous avons tous des images de Dieu, dit-elle, images ambivalentes, porteuses de vie et de mort, images qui diffèrent suivant nos expériences et nos sensibilités. Comment reconnaître la vraie image de Dieu dans tout cela ? Ce n'est évident pour personne, et surtout pas pour les chrétiens. Pourtant on peut se référer à un signe : Dieu, pour les chrétiens, c'est celui qui conduit l'homme le plus loin, qui le met en mouvement. C'est le contraire du mot « image », quand on dit « sage comme une image ». Ce n'est pas une réalité qu'on peut enfermer, mais une question, et une question dynamique. Son enseignement est contre le maintien du *statu quo* dans notre vie. Il nous pousse au changement, à la remise en question. « Plus je découvrirai l'autre côté de la vie, plus j'aurai des chances de dire Dieu » conclut-elle.

Après ces quelques remarques sur le thème, il faudrait parler encore de tout le reste : des ateliers dans lesquels chacune pouvait s'exprimer par d'autres moyens que la parole : masques, photolangage, musique... De la célébration, point culminant de tout le week-end. Des soirées prolongées fort tard dans la nuit, de l'ambiance d'amitié chaleureuse et des liens qui se tissent entre les participantes.

En guise de conclusion, j'ai envie de citer la boutade d'une de mes amies, elle aussi dans ce groupe des « sans images ». « Ce qu'il y a de bien à Vaumarcus, disait-elle, c'est qu'on ose y dire toutes les horreurs que l'on pense. » Elle a raison. C'est un endroit assez chaleureux et ouvert pour qu'on ose laisser tomber certains masques et exposer ses interrogations les plus profondes. Cela permet de ne pas nous agripper à ce que nous croyons être la vérité, mais au contraire d'oser nous mettre en marche.

Mais je vous l'ai déjà dit : on ne peut raconter Vaumarcus. Alors... venez le vivre !

Anne-Marie Sauter

La théologie féministe

La femme : oubliée de l'Eglise ? Assujettie par la Bible ? Ignorée du Saint-Esprit ? Auxiliaire de l'homme ?

Rien n'est moins sûr aujourd'hui. La théologie féministe ébranle actuellement des siècles de tradition religieuse et théologique dominée par les hommes pour des raisons qui ne sont pas « toutes dues à ta volonté de Dieu... »¹

Janine Rappaz, présidente de la Fédération suisse des femmes protestantes, nous explique le pourquoi et le comment de cette théologie féministe.

L'a priori masculin

« Il n'y a pas un domaine aujourd'hui que les femmes ne remettent en question. Les femmes refusent l'a priori — car l'a priori est masculin. La religion n'échappe pas à ce courant nouveau d'interrogations.

La rédaction, la lecture et l'interprétation de la Bible ont été pendant des siècles l'affaire des hommes seulement : les femmes n'ont pu la connaître et la comprendre qu'à travers eux, leurs connaissances, leurs schémas et leurs projections. Puis peu à peu elles ont commencé — et avec elles beaucoup d'hommes — à poser des questions sur les véhicules de la connaissance, sur les images propres à cette connaissance, sur ces projections qui entrent en composition de toute lecture — y compris celle des hommes qui les avaient précédées dans la découverte des textes bibliques. Aussi ont-elles tenté d'étudier le message de la Bible d'un regard neuf, avec leurs yeux, leur cœur, leur intelligence et leur foi. C'est là le début de la théologie féministe.

Ce qui change

« En premier lieu la théologie féministe est née de la théologie traditionnelle par l'utilisation d'une méthode historico-critique, et contextuelle. Le changement consiste à ne plus lire les textes bibliques comme une suite de phrases sacrées, en isolant les versets, mais à tenter de les replacer dans leur contexte humain, social, temporel, historique afin d'en déterminer la valeur initiale — dans leur contexte — et laisser ainsi l'image de la femme se dégager avec plus de vérité.

Cette méthode s'appuie sur l'idée que l'Écriture n'est pas séparée du monde, mais que son contenu et son interprétation « entrent dans l'histoire », passée et à venir. Ainsi le message biblique ne peut être considéré isolément du contexte dans lequel il a été écrit.

Ceci impose que l'on prenne conscience de la notion de projection. Comment espérer en effet que l'interprétation de la Bible, qui n'a jamais reçu aucun apport des femmes, ne soit surchargé de schémas, d'images, d'un « sens », même, exclusivement masculins ? C'est pourquoi les femmes remettent en cause aujourd'hui une interprétation qui leur est étrangère. Elles posent en fait la plus simple des questions : qu'est-ce que la Bible nous dit, à NOUS, que signifie-t-elle, pour NOUS ?

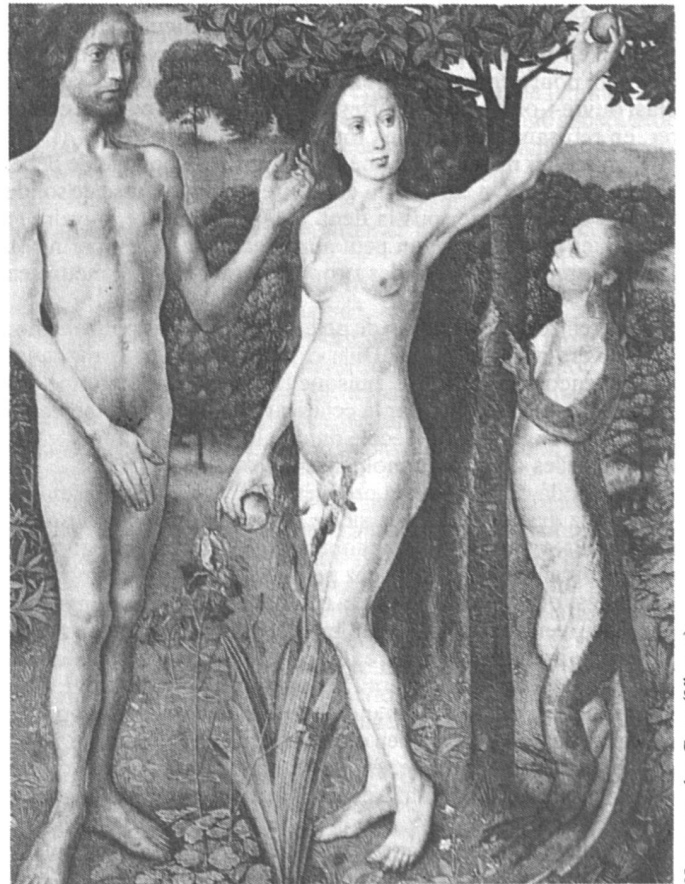
Un autre sens

« On trouve des traces de projections masculines dans quantité de notions qu'il nous faut reprendre, en tant que femmes, pour les éclairer d'un autre jour. Prenons par exemple celle du péché : pendant des années, les hommes nous ont enseigné la notion du péché d'orgueil. Mais est-ce un péché qui nous ressemble ? Ce n'est pas tellement féminin ! Nous devrions pour notre part nous interroger au contraire sur ce que signifie notre trop grande modestie, notre manque de courage ou d'engagement à certains moments...

Eve...

« Il n'y a pas qu'au niveau de l'interprétation que la Bible a été « filtrée » par le regard masculin. La lecture elle-même a été élaguée de certains textes — que l'on a plongés dans l'oubli — au profit d'autres qui ont « fait foi » à travers les siècles. La méthode contextuelle nous aide précisément à revaloriser ces textes oubliés en expliquant pourquoi on les a passés sous silence pendant tant d'années.

Nous disposons par exemple de deux textes de la Genèse. Le premier — le plus connu ! — est celui de la création avec Adam, Eve et le serpent. Il est de source paysanne, et donc vraisemblablement moins développé que le second qui nous vient de prêtres, qui est de source intellectuelle. Ce dernier n'a jamais « passé », alors qu'il est tout aussi crédible, et peut-être même plus ancien ; c'est celui qui affirme l'égalité de la femme et de l'homme : « Dieu créa le principe mâle et le principe de la femelle à son image, homme et femme il les créa. »



Entre Eve...

Pourquoi est-ce le premier texte qui a frappé le plus ?

Parce que c'est un mythe qui fournit une explication, explication qui s'inscrit elle-même dans un contexte. Les textes de la Genèse ont été écrits au moment où les Israéliens étaient à Babylone, où ils étaient opprimés. C'était donc une façon d'expliquer ce qu'ils voyaient, c'est-à-dire la femme opprimée !

C'est seulement aujourd'hui que l'on insiste sur le second texte ; et l'on se rend compte à quel point les hommes ont accaparé Dieu en en faisant une image mâle : alors que si Dieu a fait à son image un principe femelle, il y aurait lieu de s'interroger plutôt sur la part féminine de Dieu.

Marie...

« Comme le mythe d'Adam et Eve, la figure de Marie demande elle aussi que l'on se tourne vers le passé. Ce n'est qu'au XIX^e qu'a été proclamé le dogme de l'Assomption, et en même temps celui de l'infailibilité du Pape : c'était mettre la femme au ciel et consacrer sur la terre la vérité masculine. Marie est devenue la mère admirable — on n'a jamais écrit tant de belles choses sur la maternité qu'à cette époque ! — et l'existence de la femme a été directement limitée par cette déification de la Vierge aux deux seules vertus de piété et de maternité... Alors que Marie a bien plus à nous dire : pensons au Magnificat où Marie rejoint la dimension d'une prophétesse...

... et les autres

« Toutefois je ne vois pas la raison pour laquelle on devrait toujours définir la femme de l'Écriture en référence aux deux seules figures d'Eve et de Marie. Il me paraît bien plus important de situer la femme dans tous ces visages que Christ a rencontrés, et de nous situer nous-mêmes par rapport au Christ.

On peut d'abord se rappeler que le Christ a révélé sa résurrection en tout premier à des femmes, notamment à Marie-Madeleine. Celles-ci ont cru très rapidement mais lorsqu'elles ont couru l'annoncer aux autres, qu'ont-ils pensé ? « A des rêveries de ces femmes », et ils ne les ont pas crues ! Voilà donc le schéma masculin/féminin que l'on retrouve avec ces hommes qui ne voient dans le message des femmes qu'un bavardage alors que ce sont elles qui ont la vérité !



Gregor Erhart (Münich)

...et Marie

Le Credo des femmes (*The Woman's Creed*), de l'Américaine Rachel Wahlberg, est un exemple poétique montrant combien la tradition pourrait être différente si les pensées des femmes y avaient été associées. En voici quelques extraits :

Je crois en Dieu

qui a créé la femme et l'homme à son image
qui a créé le monde
et a confié aux deux sexes
le soin de la terre.

Je crois en Jésus

enfant de Dieu
choisi par Dieu
né de la femme Marie ;
qui écoutait les femmes et les aimait
qui demeurait dans leurs maisons
qui discutait du Royaume avec elles
qui était suivi et aidé
par des femmes disciples.

Je crois en Jésus

qui, à la fontaine, parlait de théologie à une femme
et lui a révélé en premier
sa mission messianique,
qui l'a persuadée d'aller annoncer
sa grande nouvelle dans la ville.

Il y a bien d'autres exemples de ces figures de femmes que la théologie traditionnelle a dissimulé dans sa lecture ou son interprétation. Jésus compare par exemple le royaume des cieux à une femme qui a perdu une drachme et qui balaie pour la retrouver. L'interprétation masculine a toujours mis en avant la notion du travail, de l'effort, de l'objet perdu. Mais il y a aussi le fait que c'est une *simple* femme à qui Jésus ose comparer le royaume des cieux... Ce n'est que récemment qu'on y fait attention.

Une théologie d'espérance

« La théologie féministe répond à un besoin des femmes de toutes religions d'être associées pleinement à leur Eglise, et ce besoin correspond chez beaucoup de femmes à une véritable douleur. Pensez aux femmes catholiques qui récemment encore ne pouvaient lire l'Évangile à la messe ; et aux religieuses, à ces femmes qui ont une vie spirituelle si intense et qui ne peuvent consacrer l'Eucharistie, devant toujours faire appel à un homme... Si l'on constate souvent une virulence beaucoup plus grande encore dans la théologie féministe catholique que protestante, c'est qu'elles ont encore beaucoup plus à revendiquer que nous. Leur remise en cause de la tradition théologique patriarcale va parfois très loin : un théologien écrivait par exemple dans la revue internationale de théologie *Concilium* que dans le domaine de la mariologie, il faudrait que tous les hommes cessent d'écrire jusqu'à ce que les femmes les aient rattrapés ; et à ce moment-là seulement, nous pourrions avoir de Marie une image plus juste...

Ceci pour vous dire à quel point le besoin est *partout* ressenti de faire entendre la voix des femmes dans l'Eglise et dans l'Écriture. Le *Credo des femmes* ne peut mieux illustrer, je crois, à la fois notre recherche et notre espérance. »

Propos recueillis par Corinne Chaponnière

¹ Margrit Schöbi, « Questions posées à l'Eglise par les femmes », dans le Rapport de l'Assemblée générale de la Ligue suisse des femmes catholiques, mai 1980.

Les contemplatives

Des femmes entre elles

Catherine Baker a parcouru soixante-dix monastères en France avant d'écrire son livre paru l'année dernière aux éditions Stock : *Les contemplatives, des femmes entre elles*. C'est bien plus une quête qu'une enquête que ce « voyage » vers celles dont on sait finalement tellement peu de choses une fois sorti des clichés — pour la plupart dépassés — qu'ont véhiculés certains (bons) livres et beaucoup de (mauvais) films. Nous donnons ici un aperçu de ce livre pour ouvrir dans ce dossier sur la religion une petite fenêtre vers le monde silencieux et clos des moniales — les plus marginales d'entre les marginaux.

L'appel



Pourquoi devient-on religieuse ? Peu d'entre elles répondent à cette question-là, car les raisons — au sens rationnel du mot — sont rarement à l'origine de leur vocation. Quelques-unes seulement parviennent à expliquer *pourquoi...* étant enfant de riches, celle-ci a eu honte de cette richesse au point de désirer la plus grande pauvreté ; celle-là, sur le point de se marier, réalise qu'avec « un homme toute sa vie, elle ne tiendra pas », ayant besoin de se « sentir disponible à tous ».

Mais les autres ne peuvent que raconter : « C'est comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre. J'étais partie en vacances avec des copains et des copines (...) en Turquie. Je n'étais pas très croyante. Et puis quand je suis rentrée, je ne sais pas comment ça s'est passé. Ma mère m'a demandé : « C'était bien ? » en me débarassant de mon sac à dos, et je m'entends encore lui répondre : « J'entre au Carmel ». J'étais abasourdie, plus peut-être encore que ma mère. »

Combien ont été ainsi abasourdis ? Une autre qui avait terminé sa maîtrise de philo sur Jérôme Bosch, venait d'être engagée comme professeur d'esthétique à l'Opéra : « J'étais ravie. A ce moment-là, je me suis fait subitement terrasser par Dieu. C'était tellement inattendu... J'ai décidé très vite de tout plaquer. » Et ce docteur en psychologie qui est tombée amoureuse d'un Juif et compte partir avec lui dans un kibboutz. Voulant connaître un peu la culture juive, elle lit la Bible : « Pour moi ce fut le coup de foudre. (...) Je suis entrée à la Trappe. Mon fiancé ne s'est jamais marié, on s'aime toujours très fort. »

Pas toutes ne cèdent aussi vite que cette Visitandine qui, à 77 ans, raconte son arrivée au monastère, disant à la révérende mère : « Tout ce que vous faites ici, ça me dégoûte. Mais je n'y peux rien, Dieu me veut ici. » Beaucoup d'autres ont lutté, ont « fait la sourde oreille », et un jour ont « cédé », disent-elles : après six mois, deux ans ou cinq.

Certaines des religieuses expliquant leur vocation (quoique très peu d'entre elles utilisent ce terme) ont mis en avant la coïncidence entre leur volonté et celle de Dieu : ce sont celles qui ont délibérément choisi la vie monastique parmi d'autres voies possibles comme celle qui pourrait les combler le plus. Mais même ces choix « en toute quiétude » ne sont pas des choix « sans peine », ainsi que l'exprime cette Dominicaine de 39 ans : « Le désir profond ne se confond pas avec l'envie. » Toutes ressentent cette différence, au moment de l'appel... et tous les jours qui suivent, sans doute, jusqu'à leur mort.

La vie monastique

Les temps changent, dit-on. Et même dans les monastères où les rythmes de vie et de changement sont pourtant *tellement* différents. A part dans quelques bastions de la tradition qui subsistent ici ou là, la plupart des monastères ont abandonné des pratiques qui nous terrifiaient quand nous lisions *La religieuse* ou *Au risque de se perdre*. Beaucoup de religieuses les ont toutefois connues puisque ça ne fait jamais que quinze ans que la règle s'est assouplie.

Il n'y a plus guère que les Cisterciennes qui se lèvent encore à 3 h.30 du matin... pour ne prendre leur petit déjeuner qu'à 7 h.40. Dans beaucoup d'autres monastères, le lever est fixé à 5 h.45, et le fameux « lever de nuit » pour réciter les matines (dans une chapelle trop souvent glaciale) est presque partout tombé en désuétude. L'horaire de la journée est réglé de quart d'heure en quart d'heure ; cette monotonie est pour beaucoup de sœurs « la plus rude épreuve »... mais c'est avec ce « dur désir de durer que commence l'amour véritable ».

Rares sont aussi les endroits qui fondent encore le salut sur la souffrance physique. Les mortifications ont été très généralement abandonnées. Les coupes — ces accusations publiques de ses propres fautes — ont presque partout disparu, et sont parfois remplacées par un temps de discussion « où chacune est libre d'exprimer ce qui ne va pas dans la communauté ». Quant aux anciennes pratiques pénitentielles, une Visitandine nous rassure : « Dieu ne peut pas me demander cela aujourd'hui. Chacune perçoit l'oubli de soi à travers sa culture », ce que confirme une Dominicaine : « ...à chacune Dieu demande *le plus*, et qui sait si dans ce couvent-même, il n'y a pas de sœur qui aurait préféré avaler en trois ou quatre secondes des vomissements¹ plutôt que de renoncer à l'homme qu'elle aimait pour entrer ici. »

La clôture, enfin, est en train de passer elle aussi au rang des objets de musées, quand bien même le droit canonique en vigueur l'ordonne toujours puisque « il appartient à la femme, en vérité, d'écouter la parole plutôt que de la porter aux extrémités du monde ». ² De plus en plus de monastères profitent d'un déménagement ou d'une réfection de leurs bâtiments pour supprimer grilles, pointes et muret.



Les vœux



Ceux-là, en tout cas, sont toujours les mêmes : pauvreté, chasteté et obéissance. Mais en lisant les trois chapitres que Catherine Baker leur consacre, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas tout à fait ce que l'on croit... et pas non plus ce que croyaient certaines religieuses quand elles sont rentrées : « Lorsque j'étais jeune, je considérais que les vœux étaient les moyens qui me permettraient d'accéder à la perfection. (...) Petit à petit, j'ai compris (...) qu'ils étaient au contraire la reconnaissance très humble de notre absolue imperfection. »

L'obéissance

Tous ensemble ou pris séparément, les vœux ne sont, semble-t-il, plus compris de la même manière qu'il y a encore quinze ans. L'obéissance par exemple n'est plus guère expliquée en référence exclusive à la mère-supérieure-mandataire-du-Pape, lui-même du Christ, Lui-même de Dieu... ce qui justifiait il y a encore quelques années que l'on demande aux religieuses une obéissance « sans limites » à Dieu par pouvoirs interposés. Aujourd'hui, la plupart des religieuses expliquent le vœu d'obéissance comme un droit de regard des autres sur sa vie : en renonçant à dominer les autres, on accepte de se laisser diriger et former. En outre, on attache aujourd'hui beaucoup plus d'importance aux particularités des personnes. Une Clarisse raconte qu'elle est restée vingt-cinq ans à la lingerie alors qu'elle avait dit tout de suite qu'elle détestait — et ne savait pas — coudre. On lui avait répondu alors que cela lui vaudrait une grâce particulière de Dieu. « Aujourd'hui, ajoute-t-elle, on ne dirait plus ça à une jeune. On respecte davantage les goûts et les personnes. »

La chasteté

La chasteté a elle aussi changé de registre : les raisons en sont toujours les mêmes (renoncer à fermer les bras sur quelqu'un... pour qu'ils demeurent ouverts à tous) mais la différence est qu'on en parle. Un seul moyen : sublimer la sexualité. Les livres de spiritualité que peuvent lire les religieuses parlent beaucoup du corps depuis une vingtaine d'années... car, comme dit l'auteur, « parler du corps c'est toujours lui voler ses modes d'expression propres ». Alors que dans le silence, tous les fantasmes sont possibles : peut-être s'en est-on rendu compte parmi les supérieures.

Aussi les religieuses parlent-elles librement, à ce qu'il paraît, de sexualité, peut-être aussi parce que leur problème le plus douloureux n'est pas là. Aucune des religieuses qu'a interrogées Catherine Baker n'a cité le « sexe » comme le plus grand sacrifice consenti... mais les **enfants**, ce qui n'est pas du tout la même chose. On dit parfois que les femmes sont au faite de leur sexualité entre 30 et 40 ans. Or, cet âge est pour les religieuses celui auquel elles souffrent le moins. La plupart avouent en effet que les deux périodes les plus « dures » de leur célibat sont : la première, entre vingt et trente ans, lorsque leurs sœurs (de sang) leur amènent leurs bébés ou leurs jeunes enfants, et la seconde vers la cinquantaine, lorsque tombe le verdict final : elles n'auront jamais plus, elles n'auront jamais eu d'enfant.

La pauvreté

Il ne sera peut-être plus nécessaire, dans quelques décennies, de faire figurer la pauvreté parmi les vœux : bon nombre de monastères, vœux pieux ou non, tirent déjà le diable par la queue — matériellement parlant. De plus en plus de religieuses travaillent pour de l'argent, quoique cela ne rentre toujours pas dans les mentalités. Notre enquêtrice observe une séparation radicale entre le travail et l'argent dans l'esprit des religieuses. Elles sont toutes étonnées, quand il faut réparer le toit, de trouver dans une caisse les milliers de francs nécessaires, comme si les heures qu'elles avaient passées aux champs ou dans leurs ateliers ne pouvaient se transformer en billets dans un tiroir.

Mais évidemment, cette pauvreté-là n'est pas la plus importante, par rapport à l'essentiel, le renoncement à *avoir* : un monde, une vie, des êtres, des pensées, des objets, une image, un roman *à soi*. Dans les plus modernes seulement des monastères, la mère supérieure a renoncé à contrôler ce qui se trouvait dans les cellules, car la religieuse, « si elle est vraiment pauvre, peut utiliser des objets, même personnels, sans s'y attacher ». Confiance rare aujourd'hui encore, et l'on voit certaines qui, à force de ne rien avoir, collectionnent des bouts de laine sous prétexte que « ça peut toujours servir... » Envie de quelque chose, quelle qu'elle soit, à soi.

Alors, pourquoi ?



Rien ne pourrait mieux expliquer la démarche contemplative que cette phrase de Proust qui disait : les « quoi que » sont souvent des « parce que » déguisés.

Ce sont les mots d'universalité et de liberté qui reviennent le plus souvent dans le livre de Catherine Baker. Les contemplatives se disent libres, quoiqu'elles soient enfermées. Au cœur du monde, quoiqu'elles soient retirées. Avec tous les hommes, quoiqu'elles n'en connaissent aucun.

Mais elles vous diront cela autrement : libres, plus libres que personne, *parce que* « la femme doit plaire à son mari, et réciproquement, mais celui ou celle qui se garde pour Dieu est libre ». Libérées *par* l'obéissance, parce que l'obéissance « décentre de soi ». Libres aussi *parce que* « cette clôture est le signe qu'il y a une liberté supérieure à toute liberté ».

Enfermées *parce qu'*elles ont « éprouvé un besoin d'action universelle » ; que c'est « pour le monde » qu'elles vivent « dans le recueillement ». Et c'est *parce qu'*elles vivent retirées des hommes qu'elles vivent « la plus essentielle solidarité avec tout homme ».

Voilà le plus grand mystère de ces femmes entre elles. Des femmes que Catherine Baker n'a pas forcément cherché à nous faire *comprendre* : mais avec beaucoup d'espégerie, et plus encore de tendresse, elle nous les fait aimer.

C. Chaponnière

Catherine Baker, *Les contemplatives, des femmes entre elles*, Stock 2 / Voix de femmes, 1979.

¹ Elle fait référence aux « pratiques » que s'infligeait Marguerite-Marie Alicoque.

² Les grilles n'existant, semble-t-il, que dans les couvents de femmes. *Inter cetera*, chapitre de la clôture papale majeure, 25 mars 1956.